Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2021)
Heft: 1

Artikel: Impressions de guerre : le général d'infanterie Dietrich von Choltitz
Autor: Richardot, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-977662

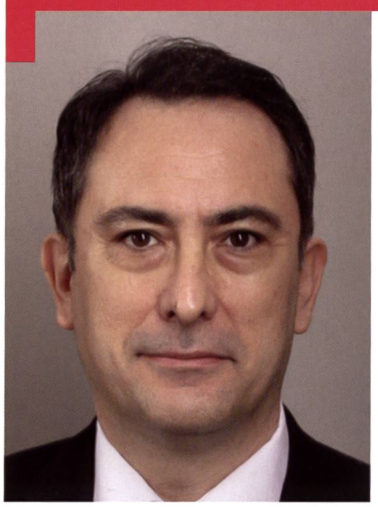
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Histoire militaire

Impressions de guerre : Le général d'infanterie Dietrich von Choltitz

Philippe Richardot
Historien

La guerre est aujourd'hui improbable, comme une pandémie qui désorganise la planète... On n'affronte une guerre ou une crise qu'en étant moralement, intellectuellement préparé et après avoir créé les moyens matériels de lutte sinon l'on est réduit à la gérer. L'expérience des autres a toujours été l'école préalable de l'action paroxystique qu'est la guerre. Choltitz est aujourd'hui connu comme le général allemand qui a sauvé Paris de la destruction en désobéissant à son supérieur politique, Adolf Hitler, chancelier et président du Reich, chef suprême des forces armées, Führer du peuple allemand. Il laisse ses impressions de guerre dans ses mémoires écrits pour honorer ses hommes, pour se justifier aussi[1]. Les problèmes qu'il pose sont en partie intemporels de même que ses grilles d'analyse.

Les aspects tactiques

Choltitz a la vision claire d'un officier d'état-major général. Il esquisse les forces et les faiblesses d'une armée en peu de mots justes, comme il le fait pour les alliés de l'Allemagne sur le front de l'est au moment de Stalingrad et de l'effondrement de la boucle du Don. Les Hongrois prévus pour la sécurité de l'arrière sont envoyés sur le front avec des armes antichars insuffisantes, avec des officiers bien formés selon « *les méthodes de l'ancienne armée impériale* » mais leurs soldats ne sont « *pas sûrs.* »[2] Il est plus dur pour les Italiens, au matériel moderne mais faiblement combattifs, avec une conduite tactique qui « *ressembl(e) à celle de nos armées au début du siècle. Des concentrations d'hommes sur le champ de bataille rappelant le Moyen Age sont responsables de pertes sanglantes d'une ampleur inouïe.* »[3] Choltitz n'évalue pas le fait que politiquement les Italiens désapprouvaient cette guerre. Il est moins sévère pour les Roumains, bons soldats mal commandés par des officiers égoïstes, une artillerie valable, une armée organisée à la française avec un commandement « *schématique, lent et peu mobile.* »[4] À notre époque où les opérations militaires se font en coalition et où le raisonnement se résume à l'évaluation numérique des hommes et des matériels, ces portraits des alliés sont utiles. Une armée ne s'évalue pas comme un empilement de boîtes de conserves, c'est un système et une culture que l'on juge. Choltitz résume une situation compliquée en une série de questions ou d'alternatives simples : que peut faire l'ennemi ? Quels sont les moyens du côté allemand ? Qu'est-ce que lui peut faire ? Il donne deux exemples face au débarquement anglo-américain de Anzio-Nettuno (mars 1944) et sur le front de Normandie (20 juin-28 juillet). L'alternative est de contre-attaquer avec des moyens insuffisants ou d'attendre l'ennemi en le fixant par des attaques localisées. La première solution frôle la catastrophe et la seconde ne gagne que du temps.

Les conditions logistiques et organisationnelles

Choltitz note la rivalité entre le Haut commandement (OKW, Hitler) et le Commandement de l'armée de terre (OKH), l'indépendance de la Waffen-SS et de la Luftwaffe, la concurrence pour le matériel et les ressources humaines.[5] Choltitz déplore le divorce entre les combattants du front et l'arrière, soit les services logistiques.[6] Il y inclut « le soldat de l'arrière » en service d'occupation. Les services de l'arrière deviennent « *une fin en soi* », préoccupés de leur confort matériel au point qu'il ne s'en souvient pas sans colère.[7] Par ailleurs, il note que la logistique est supérieure à la tactique dans une guerre de matériel : « *A quoi cela pouvait-il servir*

1 Von Choltitz, Dietrich, *De Sébastopol à Paris : un soldat parmi les soldats* (traduit par A.-M. Bécourt, M. Briem, K. Diel et P. Michel), J'ai lu, Paris, 1969 (Première édition en allemand : *Soldat unter Soldaten*, Europa-Verlag, Konstanz 1951).

2 *Ibid.*, p. 125-126.

3 *Ibid.*, p. 126.

4 *Ibid.*, p. 127.

5 *Ibid.*, p. 144-145.

6 *Ibid.*, p. 154.

7 *Ibid.*, p. 196.

d'anéantir quatre-cents chars sur mille? Si les Russes réussissaient à percer avec les six-cents autres, ils gagnaient néanmoins la bataille. »[8]

Les forces morales

La proximité du chef avec ses hommes est une base du commandement: « *Bien que ce type de général, qui croit devoir prendre le fusil pour être populaire, ne me dise absolument rien, je suis cependant d'avis qu'en temps de crise interne la place du général devrait être le plus en avant possible.* »[9] Le respect de ses hommes est une autre donnée. Il fait souvent la louange du soldat allemand dont la grande époque est l'héroïsme témoigné au temps des revers. Il note que le soldat du front de l'est en 1941-1942 avait le visage plus décidé que celui de Normandie en 1944: « *Mais ni l'un ni l'autre n'était mû par le fanatisme (il appartient seulement au général Eisenhower, dans ses mémoires de guerre, de soutenir le contraire). Ils luttaient pour leur patrie.* »[10] Toutefois, on ne peut écarter le fanatisme des unités de la SS et de certains éléments des branches armées.

Les relations avec le politique

La grande question qui hante Choltitz dans ses mémoires est sa désobéissance à Hitler, problème moral et débat intérieur qu'il mène depuis 1943 quand il prend conscience que la guerre est perdue. Il va trouver son supérieur, le feld-maréchal von Manstein qui, pour ne pas donner l'exemple de l'insubordination à ses hommes, se défausse du rôle de sauveur putschiste que veut lui faire endosser Choltitz. Choltitz pose la question de la désobéissance face à un gouvernement légitime « *élu par une forte minorité du peuple allemand.* »[11] Il rappelle avoir prêté devant Dieu serment d'obéissance à Hitler: « *Ce serment je le ressentis, en qualité de soldat dont la famille avait depuis des générations servi l'Etat sous les armes, comme une profonde obligation morale.* »[12] Il pointe le fait qu'on reproche de ne pas avoir agi plus tôt contre Hitler aux militaires qui sont pourtant les seuls à avoir cherché à l'assassiner, la plus connue des tentatives étant l'attentat à la bombe du colonel von Stauffenberg du 20 juillet 1944. Or, il note qu'on ne reproche rien aux industriels qui rencontraient quotidiennement Hitler. Après l'attentat raté, Choltitz est considéré comme fidèle au Führer qui le reçoit personnellement pour lui confier le commandement du Gross Paris. Cette rencontre du 7 août détermine Choltitz dans la voie de la libre appréciation des ordres: « *Je me trouvais en face d'un fou. La conscience que l'existence de notre peuple était aux mains d'un aliéné, incapable de dominer la situation, qui refusait purement et simplement de le reconnaître, qui s'en remettait à sa seule inspiration, pesait sur moi de toute sa force.* »[13]

Dietrich Hugo Hermann von Choltitz, alors en uniforme de lieutenant-colonel.

Un commandement en trompe-l'œil car les états-majors du front de l'Ouest font alors leurs malles et ordre a été donné d'établir une ligne de défense là où était le front en 1918. Avec peu de chars, quatre régiments de garde, des services auxiliaires, sans artillerie, il lui est difficile de maîtriser une ville de quatre millions d'habitants dont il sait l'insurrection imminente. Il opte pour la négociation humanitaire avec le consul général de Suède Nordling, mais aussi avec le délégué suisse de la Croix-Rouge, le consul Naville. Quand il reçoit le 22 août en pleine insurrection l'ordre personnel de transformer Paris « en monceaux de ruines », Choltitz qui n'a miné que les ponts et les principaux bâtiments choisit d'atermoyer. Il se laisse capturer quand les hommes de la division blindée de Leclerc et des résistants entrent dans son PC à l'Hôtel Meurice. Il a laissé ses hommes se battre jusqu'à sa capture et n'a pas désobéi à l'ordre de tenir, ce que le tribunal de Torgau lui retiendra à décharge en mars 1945. S'il n'a pas formellement refusé de détruire les bâtiments clés de Paris, il a attendu d'être en mesure de ne plus pouvoir le faire. Choltitz parie sur l'inévitable défaite et sur la réconciliation franco-allemande: « *Un fait est certain: la destruction de la ville aurait rendu impossible toute conversation future entre Allemands et Français.* »[14] Servir son peuple dépasse l'obéissance à un gouvernement, transitoire par nature.

P. R.

8 *Ibid.*, p. 153.
9 *Ibid.*, p. 131.
10 *Ibid.*, p. 195-196.
11 *Ibid.*, p. 284.
12 *Ibid.*, p. 201.
13 *Ibid.*, p. 294.

LONGINES

MUSÉE LONGINES

A la découverte d'un patrimoine horloger, industriel et culturel

Visite guidée du musée en français, allemand, anglais, italien ou espagnol

Merci de prendre rendez-vous par téléphone au 032 942 54 25

Ouvert du lundi au vendredi
09h — 12h / 14h — 17h
fermé les jours fériés

2610 Saint-Imier - www.longines.com